

Anne Cuneo

Le Sourire de Lisa

Une enquête de Marie Machiavelli

Roman



camPoche

« Le Sourire de Lisa »,
a paru en édition originale
chez Bernard Campiche Éditeur, en 2000

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« Le Sourire de Lisa »,
trois cent-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le cinquante-septième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Daniela Spring et de Julie Weidmann
L'édition originale avait été réalisée avec la collaboration
de Marie Finger, de Line Mermoud,
de Marie-Claude Schoendorff et de Daniela Spring
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : peinture d'Emil Bauer (1891-1960),
huile sur toile, sans titre, 30 x 23 cm, fragment,
photographie & collection Anne Cuneo
Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas trouvé trace
des ayant-droits d'Emil Bauer, ils peuvent nous contacter.
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-309-3

Tous droits réservés

© 2012 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

*...Je n'aime pas l'étiquette
«romans policiers». Pour ce genre de
bouquins, je préférerais quelque chose
comme «chronique domestique». Après
tout, c'est de notre quotidien qu'ils
parlent.*

CHESTER HIMES

All his life he had detested the ebullient egoism of the *crime passionnel*, the wronged spouse, honour, vengeance, all that tommy-rot and naked savagery. To be excused from being a decent man! One was never excused from that. Otherwise life was just where it was in the reindeer age, the pure tragedy of the primeval hunters, before civilization and comedy began. ...To have and to hold! As though you could!

JOHN GALSWORTHY
Swan Song (1928)

Toute sa vie il avait détesté l'égoïsme exubérant du crime passionnel, le conjoint lésé, l'honneur, la vengeance, toutes ces âneries, cette sauvagerie sans fard. Se croire dispensé d'être un homme honorable! Personne n'a jamais été exempté d'en être un. Sinon la vie en serait encore à l'âge du renne, à la pure tragédie des chasseurs primitifs, d'avant le début de la civilisation et de la comédie. ...Posséder et retenir! Comme si c'était possible!

JOHN GALSWORTHY
Swan Song (1928)

I

« **N**ON, non et non, Daniel n'insiste pas. »

« Mais enfin, Marie... »

« Tu te rends compte ? C'est ta famille, et si je rate je suis responsable du malheur de deux êtres. »

« Au moins tu auras essayé. Si on ne fait rien, tu seras, nous serons tous responsables de toute façon. »

« D'abord, c'est vieux de vingt ans. »

« Ça s'est pourtant déjà vu, des affaires qui... »

« Ensuite, j'ai du boulot jusque-là. »

« Ah, alors tu envisages d'accepter ? »

« Tu es franchement insupportable ! »

Cet échange se déroulait à pleins poumons, et durait depuis de très longues minutes. Nous étions à Bâle, sur la place du Munster, où les forains avaient, pour la cinq cent quarantième fois (plus ou moins) installé leurs manèges. Les forains suisses les appellent des « métiers ». La Foire d'Automne, à Bâle, c'est une tradition qui remonte à l'époque où le pont sur le Rhin qu'on nomme aujourd'hui *Mittlere Brücke* (le pont du Milieu) était le seul, loin à la ronde, à relier le nord de l'Europe au Sud. J'ai vu des images de ce fameux pont : une passerelle en planches. Mais enfin, elle traversait le Rhin, et cela a donné aux Bâlois une ouverture d'esprit peu usuelle. Conséquence : une foire s'est tout naturellement

organisée là, chaque automne. Elle est attestée dès le XV^e siècle: le Nord et le Sud y échangeaient leurs marchandises, et les Bâlois en profitaient pour écouler les leurs – notamment le papier et l'imprimerie qui, autant que la foire et le pont, ont contribué à faire de Bâle une ville humaniste et tolérante.

Bon, tout ça pour dire que j'étais sur la place du Munster, où les Girots, mes amis les forains, avaient planté leur grande roue – traditionnellement. Et où, tout aussi traditionnellement, je m'étais rendue pour – pensais-je – passer un après-midi pépère à faire des montées et des descentes en contemplant le paysage à la ronde, un paysage qui vous permet, par temps clair, de voir presque jusqu'à Fribourg-en-Brisgau, presque jusqu'à Strasbourg, presque jusqu'à Zurich. Phénoménal. J'y vais chaque année, et je choisis mon jour à la dernière minute, pour être sûre que la météo sera avec moi.

Ce jour-là il faisait grand beau. J'étais arrivée de Lausanne sur le coup de deux heures, le soleil emplissait un ciel sans nuage, les arbres étaient à peine touchés par le roux de l'automne. J'avais parcouru les rues à pied, j'adore lécher les vitrines des villes peu connues, et puis c'était la Foire d'Automne, j'avais même le droit de consommer un peu, les foires c'est fait pour ça.

Daniel était à la caisse de la grande roue. Il m'attendait, j'avais appelé pour dire que je viendrais. D'habitude, je paie mes tours en carrousel, je ne sais que trop combien la vie des forains est rude: leurs métiers sont peut-être luxueux, mais ils sont coûteux, il faut beaucoup de monde pour les monter

et les démonter, pour les entretenir, pour les faire marcher. Là, Daniel a repoussé vers moi le billet de vingt francs que je lui tendais et qu'il accepte généralement.

« Non. C'est ma tournée. J'ai quelque chose à te demander. »

Je me suis installée dans la nacelle sans soupçonner ce qui m'attendait.

La grande roue est partie, et Daniel a eu l'élégance de me laisser contempler le paysage sans ouvrir la bouche pendant tout un tour. Nous étions déjà sur le chemin de la descente finale lorsqu'il m'a brusquement demandé :

« Tu vois ma cousine Jacqueline ? »

Je voyais. J'avais fait sa connaissance chez mon avocat, Pierre-François Clair, qui était à la fois le cousin de Daniel et celui de Jacqueline. Les sœurs Girot, des foraines, avaient toutes deux épousé des non-forains : la mère de Pierre-François un intellectuel, ingénieur je crois, ou peut-être avocat comme son fils, et la mère de Jacqueline un jeune médecin qui, entre-temps, était devenu psychiatre. Quant à Jacqueline, elle était ingénieur, et travaillait d'arrache-pied en vue d'un doctorat en physique dont je suis incapable d'expliquer la nature. Ce qui ne l'empêchait pas d'aller tenir la caisse chez son oncle lorsque les forains passaient à proximité ou qu'elle était en vacances. Son cousin Pierre-François Clair, mon avocat, faisait exactement la même chose. Il avait même tendance, lui, à ne pas attendre que les forains soient à sa portée : il allait les chercher.

« Oui, ta cousine Jacqueline n'est pas quelqu'un qu'on oublie facilement. »

Elle était d'une beauté renversante.

« À vingt-six ans, tout en ayant dit et répété que ça ne lui arriverait jamais, elle est tombée amoureuse. »

« Fontaine, je boirai tout de même de ton eau. »

« Comme tu dis. Très spirituel. »

« Et alors ? Où est le problème ? »

« Elle est tombée amoureuse d'un mec qui s'appelle Yves Boissellier. Ça te dit quelque chose ? »

« Ça devrait ? »

« Ça pourrait. Il est vrai que cela s'est passé il y a vingt ans. »

« ... »

« Il y a donc vingt ans, lorsque Yves Boissellier avait neuf ans, il a été accusé d'avoir tué une des cousines de Jacqueline du côté de son père d'un coup de fusil, puis d'être rentré chez lui comme si de rien n'était. »

« Intéressant. Il y a vingt ans, je te signale, j'avais dix-huit ans, et ces choses-là ne m'intéressaient guère. J'étais trop occupée à terminer mon lycée et à courir les garçons. Et alors ? Il a été condamné ? »

« Non. Il a été acquitté. »

« Ah bon ? Pourquoi ? »

« Parce qu'on n'a jamais pu prouver la chose absolument. »

J'ai levé un sourcil curieux. Daniel a compris la question que mon visage esquissait.

« Yves a toujours nié. Ils l'ont interrogé pendant des semaines. Il a pleuré, il a tempêté, il a

ri, il a parlé beaucoup ou peu, aux personnes les plus diverses, aux flics, au juge d'instruction, au juge des mineurs, mais son récit n'a jamais varié d'un iota. Il est vrai que l'arme, un fusil de chasse, trouvée sur les lieux du crime avec ses empreintes, il l'avait piquée à son père pour aller tirer un écureuil. Mais il n'avait tué personne. Pas même l'écureuil qu'il s'était promis de chasser. Il n'a jamais voulu en démordre. C'était comme ça. Il ne pouvait pas l'expliquer. »

« Il aurait abandonné l'arme auprès de la victime après l'avoir descendue ? À neuf ans ? Et il serait rentré chez lui comme si de rien n'était ? Ça me semble plutôt un indice d'innocence, à moi. A-t-il donné une explication de sa conduite ? »

« Il a prétendu que la cousine de Jacqueline, qui s'appelait Lisa et qui avait dix-huit ans, l'avait rencontré au coin du bois où on l'a trouvée morte par la suite, qu'elle lui a demandé ce qu'il faisait avec un fusil chargé, qu'elle l'a traité de tous les noms d'oiseau ; elle lui a pris le fusil et lui a ordonné de rentrer à la maison, et que ça saute. »

« Tout ça est logique. Et alors ? »

« Alors, deux heures plus tard on l'a retrouvée morte, avec une décharge dans la poitrine, exactement au coin entre bois et vigne où Yves prétend l'avoir laissée vivante. »

« On a cherché d'autres coupables possibles, je présume ? »

« Bien sûr. Mais on n'a jamais rien trouvé. »

« Où est-ce que cela s'est passé ? »

« À Épesses. »

« Ah ! du côté de chez nous. Et pourquoi est-ce que tu me parles de cela maintenant ? »

C'était tôt dans l'après-midi, la roue n'était pas surchargée, nous étions restés dans notre nacelle et tournions depuis un moment, mais je ne voyais plus le paysage.

« Vois-tu, après cette affaire, Yves a eu beau être acquitté, ce n'était plus pareil pour les Boissellier, au village. Les gens les regardaient de travers, du moins c'est ce qu'il leur semblait. Ils sont partis. Et M. Boissellier a trouvé un poste à Bâle. Il enseigne l'histoire de l'art à l'Université, et il est un des curateurs d'un des grands musées de la ville. »

« Et qu'est-ce que tu attends de moi, exactement ? »

Une fois encore, il a éludé ma question.

« Jacqueline aussi est venue à Bâle, l'an dernier, pour travailler pendant six mois dans un des grands laboratoires. Et son chemin a croisé celui d'Yves. Pas par hasard. Elle avait lu son nom sur une publication, et elle voulait voir ce qu'était devenu ce type dont on ne parlait chez elle qu'à voix basse. Elle s'est arrangée pour le rencontrer. »

« Tu vas me dire qu'ils sont tombés amoureux ? »

« D'un amour absolu, immédiat, au premier regard. Qui n'était d'ailleurs pas le premier regard, car ils s'étaient déjà rencontrés lorsqu'ils étaient enfants. Mais lorsqu'elle s'est rendu compte qu'elle aimait celui que son père tenait pour l'assassin d'une parente, c'était trop tard. Elle n'avait pas prévu ça. »

« Et lui ? »

« Au départ, il n'a pas pensé qu'elle faisait partie de cette famille-là. Elle ne lui avait rien dit. Elle s'appelle Tibault, c'est un nom assez répandu. Il a réalisé la semaine dernière. »

« Et alors ? »

« Alors il la quitte. Il l'aime comme un damné, mais il ne peut pas entrer dans une famille où l'on pense qu'il est un assassin. »

« Je comprends ça. Mais je ne vois toujours pas quel rôle tu veux que je joue là-dedans. »

« J'aimerais que tu reprennes l'enquête, et qu'avec ton flair proverbial tu regardes si les flics n'ont pas omis quelque chose d'essentiel. »

J'ai dû avoir l'air totalement ahuri.

« Comment ? Vingt ans après ? Quelle enquête veux-tu que je reprenne ? En admettant que les documents existent encore, d'ailleurs. »

« Mais si, ils existent. Le dossier est dans une quelconque morgue, mais je suis certain qu'il existe toujours. Tu le demandes gentiment à Léon, il te le donnera. »

C'est là que j'ai explosé.

Nous nous sommes engueulés pendant un bon bout de temps. Lorsque nous arrivions au niveau de la place, le public (entre-temps, une queue s'était formée sur vingt mètres), les employés de la roue, nous regardaient avec des yeux ronds que j'ai enregistrés en passant, mais auxquels je n'avais pas le temps de prêter attention et, fait plus rare de la part d'un propriétaire de métier, Daniel non plus. Sa proposition était foireuse, je me voyais perdre un

temps fou pour arriver à un résultat nul. Et qui plus est, je me voyais mécontenter sa famille.

Ce qui m'irritait le plus, c'était de réaliser peu à peu que j'allais irriter les Girot quoi que je fasse : que j'accepte sans arriver à rien, ou que je refuse.

C'est là que je me suis dit : poêle ou braise, autant tenter le coup. Restait le fait que j'avais une montagne de travail.

Il arrive que personne ne me sollicite pendant un, deux mois. Mais là, ce n'était pas le cas. Tout le monde voulait que j'analyse des comptabilités suspectes, que je retrouve des objets perdus. Je sortais d'une chasse à l'enfant, d'une traque épuisante de biens en déshérence et, franchement, j'avais espéré que personne n'aurait besoin de moi pendant au moins quinze jours.

« Écoute », ai-je fini par dire à Daniel, « je veux bien tenter un vague quelque chose parce que c'est toi. Mais je ne vais pas travailler par procuration. Il faut que je voie Yves Machin Chose et Jacqueline. Surtout Yves, je suppose. Ils sont où? »

« Jacqueline, je ne sais pas exactement. D'ailleurs, je peux te renseigner tout de suite à son sujet : elle avait six ans, n'a rien vu, ne se souvient de rien. Elle n'est que la victime d'une situation. Elle a quitté Bâle, en tout cas. Yves est au Musée d'ethnographie. » Et il a pointé du doigt le bâtiment ancien au nord de la place, juste en dessous de nous. Le Musée d'ethnographie donne, sur un de ses côtés, sur la place du Munster.

« Qu'est-ce qu'il y fait, au Musée d'ethnographie? »

« Il y travaille. Il est historien de l'art comme son père, prépare un doctorat sur l'art mélanésien, si j'ai bien compris, et s'est trouvé un job temporaire au musée, ce qui lui permet d'étudier les objets océaniens de près. Il paraît que leur collection est unique au monde. »

« Je n'y connais rien, je vais te croire sur parole... »

« Je n'y connais rien non plus, c'est Yves qui me l'a dit. J'ignorerais tout de cette affaire dont mon père ne parle jamais, n'était-ce que l'autre jour Yves est passé me voir. Jacqueline lui avait suggéré de se confier à moi. Je l'ai emmené faire un tour sur la roue, je ne savais encore rien de ce qui lui arrivait. Il m'a raconté tout ça entre ciel et terre. Il avait une gueule à faire peur, et j'ai craint qu'il ne se jette en bas. Mauvaise pub pour les Girots, et puis Jacqueline ne me l'aurait jamais pardonné. »

« Très drôle. »

« Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que j'en parlerais à une amie qui avait déjà résolu des énigmes difficiles. Il ne sait pas que tu es là aujourd'hui, si tu préfères le voir un autre jour... »

« Du moment qu'il faut le voir, autant que ce soit tout de suite. »

Le visage de Daniel s'est illuminé, il a sorti son portable et il a fallu que je l'arrête.

« Non, ne l'appelle pas. Je veux le voir sans qu'il ait le temps de se faire un masque. Je vais aller visiter le musée, et si je ne l'ai pas rencontré avant de partir, je le ferai demander. »

Nous avons quitté la roue à la descente suivante. Je n'avais jamais passé autant de temps sur cet engin, et jamais je n'avais prêté moins d'attention à la jouissance qu'il me procure.

Je voyais bien que j'étais coincée. Depuis que je suis installée à mon compte à Lausanne, où je suis «agent d'affaires», comme on dit ici, c'est-à-dire experte comptable avec des notions de notariat, et enquêtrice à mes heures, je me suis retrouvée plus souvent qu'à mon tour en train de récupérer des enfants en cavale, des époux amnésiques, et même de temps à autre de courir après un violeur ou (et) un assassin. Daniel, que j'ai connu par son cousin Pierre-François, mon avocat, m'avait beaucoup aidée, par plaisir. Il est un second efficace, champion ès filatures, et jamais il n'a accepté la moindre rétribution. Ses parents m'ont reçue comme si j'étais de la famille. Et depuis que j'ai perdu mon père (ma mère est morte lorsque j'avais entre sept et huit ans), avoir une famille de substitution, c'est important. Impossible donc de refuser quoi que ce soit à Daniel, surtout qu'il avait l'air malheureux : sa cousine Jacqueline est une sœur pour lui, et son bonheur lui importe.

« Si je peux te raconter notre discussion, je reviendrai te voir. Sinon, ce sera pour une autre fois. Allez, à tout à l'heure. »

« Merci, Machiavelli, tu... »

« Si tu me parles de ma perspicacité je t'assomme. »

« Non, non. Tu n'as rien à voir avec un quelconque ancêtre génial, je sais bien que... »

Il s'est tiré en riant, sachant que rien ne m'irrite autant que lorsqu'on me prête des dons particuliers parce que je m'appelle Machiavelli. Nous sommes toscans, c'est vrai, et mon grand-père est issu du village même dont Niccolò Machiavelli, le grand écrivain du XVI^e siècle, est originaire. Aussi sommes-nous sans doute des descendants de la famille sinon de l'illustre ancêtre lui-même. Mais s'appeler Machiavelli, ce n'est tout de même pas une sinécure, je vous assure. Je garde au fond de mon sac un briquet plaqué or pour la première plaisanterie sur mon nom qui me fera vraiment rire, et que je n'aurai pas encore entendue. Il faut que je le ripoline régulièrement. Il y a longtemps qu'il est là.

Au coin de la place, il y avait une cabine téléphonique. J'en ai profité pour appeler Sophie, ma secrétaire. Je ne possède pas de téléphone portable, je n'ai toujours pas pu me résoudre à en acheter un. Je sais que ça fait un peu ringard, surtout pour jouer à la détective que je ne suis pas, les attributs étant d'autant plus importants lorsqu'on usurpe. Mais bon, jusqu'ici, je m'en tire très bien avec un pager (je me demande s'il y a un mot français pour ce truc-là – un messenger électronique peut-être) et des cabines. Si j'avais un téléphone dans ma poche, je travaillerais sans arrêt, je préfère pas. Le pager, avant de s'en servir, on y réfléchit à deux fois, et puis il faut savoir comment.

Bref, je me suis glissée dans la cabine.

« Agence Machiavelli ? » a répondu la voix suave de Sophie.

« Machiavelli en personne. Bonjour, Sophie. »

« Ah, bonjour, madame Machiavelli. »

Je crois que si sa vie en dépendait, Sophie ne m'appellerait tout de même pas Marie. Il est hors de question qu'elle me tutoie ou que je la tutoie. C'est une secrétaire modèle, effrayante de perfection. Elle a toujours gardé ses distances, et par conséquent j'ai, moi, gardé les miennes. Depuis des années que ça dure, je m'aperçois qu'elle a eu raison. Trop de proximité aurait sans doute nui à notre efficacité, nous aurions pu nous bagarrer, avoir des histoires. Ainsi, chacune vit sa vie – encore qu'elle en sache davantage sur moi que moi sur elle, mais ça ne me dérange pas, elle est la discrétion même.

« Alors, comment se passe cette école buissonnière », a-t-elle demandé, un sourire dans la voix.

« Mal. Je n'étais pas arrivée que le boulot m'avait déjà rattrapée. »

« Qu'est-ce qui se passe ? »

J'ai raconté dans le détail, sachant que le dossier serait ouvert lorsque je reviendrais, que tout y serait noté.

« Bon », ai-je conclu, « on ne peut pas refuser ça aux Girots, mais à mon avis ce sera pro forma. J'essaierai d'appeler Léon, et je lui demanderai en y mettant le maximum de formes si on peut voir le dossier. »

« Il va vous rire au nez. »

« Je sais, mais c'est notre meilleur allié. Et pendant qu'on y est, renseignez-vous sur les Boisselier et sur les Tibault. Sur les parents, surtout. Ils habitaient tous à Épesses, à l'époque, c'est un petit village. Vous pouvez appeler Louis Duchaut, vous savez, le vigneron dont nous avons... »

« Oui, je me souviens. Je vais voir ce que je peux faire. »

« Je vais encore rencontrer Yves Boissellier. Après quoi je rentre. On se voit demain matin. »

« Entendu, à demain. »

« Ah, pouvez-vous mettre un mot à Rico pour lui dire que je ne serai pas à la maison avant huit ou neuf heures ? »

Rico, c'est mon compagnon ; il est journaliste. Il a son bureau au-dessous du mien, c'est même ainsi que nous nous sommes connus, lorsqu'il a emménagé. Ça fait maintenant plus de deux ans que nous vivons ensemble, dans une harmonie que je n'aurais pas crue possible, mes expériences précédentes ayant toutes été orageuses. En partie, cela est sans doute dû au fait que nous nous voyons relativement peu. Chacun de nous a gardé son indépendance professionnelle, et nos occupations respectives font que nous sommes plus souvent qu'à notre tour par monts et par vaux. Nos retrouvailles sont toujours une fête, et la situation doit être celle dont nous rêvions l'un et l'autre : nous n'avons encore jamais eu de conflit majeur.

« Il est en bas, on entend jusqu'ici le cliquetis de son ordinateur. Il doit avoir un article à rendre. »

« Raison de plus pour que je ne lui téléphone pas. Mettez-lui un message. »

« Très bien. À demain. »

Nous avons raccroché.

Il ne me restait qu'à espérer que Léon accepterait de nous montrer le dossier. Léon, c'est Jean-Marc Léon, un inspecteur de la Sûreté vaudoise, la

Criminelle, comme on dirait ailleurs. Nous avons le même âge et nous nous connaissons de vue depuis que nous sommes enfants. Nous ne nous sommes jamais trouvés dans les mêmes classes, mais souvent dans les mêmes écoles. Il a même fait sa licence en droit peu avant moi. Nous ne nous sommes jamais fréquentés. Je sais son nom depuis que j'ai six ans, et lui le mien. Mais c'est finalement à New York que nous avons échangé autre chose que de distants bonjours : il avait décidé d'entrer dans la police et, avant de s'engager, il avait profité d'une bourse offerte à des gens comme lui dans une école de police américaine. J'avais fréquenté la même école pendant quelques mois, mais moi, c'était mon père qui avait tout payé, du temps où je lui avais dit, puis prouvé dans les faits, que pour récupérer l'argent perdu j'étais meilleure sur le tas que depuis mon bureau. Il avait fini par être d'accord, mais avait insisté pour que, les choses étant ce qu'elles étaient, je sois bien armée pour ce métier, au propre et au figuré. Il m'avait envoyée à New York. Et il m'avait obligée à prendre un port d'armes, à m'exercer au tir. Cela m'avait donné l'occasion de découvrir que j'avais un don et que, presque sans viser, je mettais dans le mille.

J'étais rentrée de New York avec les remarques louangeuses de mes profs, et ayant eu quelques discussions avec Jean-Marc Léon. Nous n'étions pas devenus de grands amis pour autant, et chacun de nous avait gardé ses distances. C'était lui qui, le premier, sachant ce que j'avais appris, avait eu l'idée de me demander de l'aide pour un job qu'aucun de ses collègues ne pouvait faire à ce moment-là.

Depuis, nous nous donnons des coups de main lorsque c'est possible. Je sais qu'au fond il a horreur que je me mêle de ses affaires et je fais très attention de ne marcher sur ses plates-bandes que lorsque c'est indispensable. Jusqu'ici, les choses se sont toujours assez bien passées en dépit de quelques tempêtes.

J'ai quitté la cabine téléphonique, et c'est avec une certaine curiosité que je me suis acheminée vers le Musée d'ethnographie – rebaptisé à une date récente Musée des cultures, ai-je constaté –, une grande bâtisse dont la façade avant était en pierre, et l'arrière, que j'avais eu le loisir de contempler depuis les hauteurs de la roue, un mélange de rococo et de colombages moyenâgeux.

II

J'AI acheté mon billet et suis partie dans les salles. Je ne connais rien aux objets océaniens, mais je suppose qu'il n'est pas nécessaire de savoir pour être ému. Le savoir amène certainement d'autres émotions, moins immédiates. Mais ignare comme je l'étais ce jour-là, je n'en ai pas moins été touchée par les visages peints taillés dans le bois, par le bateau qui vous accueille à l'entrée, par la maison de culte, une immense construction haute comme une cathédrale, sauf qu'elle est en paille et en bois, venue de Nouvelle-Guinée, et ainsi de suite. J'ai été particulièrement impressionnée par une « case du village de Medina » en Nouvelle-Irlande, avec une alignée d'hommes masqués qui paraissaient être là en visite, prêts à rentrer chez eux. Ce n'était sans doute pas demain la veille, une inscription m'apprenait qu'ils étaient là depuis 1931, une époque où le colonialisme des ethno-collectionneurs ne s'était pas encore remis en question. L'Océanie n'était qu'un mot pour moi, même pas un point sur la carte : ce n'est qu'en rentrant ce soir-là que j'ai vu, dans un atlas, où cela se trouvait.

À un des étages supérieurs, il y avait les masques du carnaval bâlois, encore une manifestation célèbre qui date de la nuit des temps, un rituel

auquel les Bâlois les plus sérieux se prêtent chaque année. Le directeur d'une des plus grandes banques suisses était même allé jusqu'à dire à la Télévision, peu de temps auparavant, que si un krach se produisait à la Bourse de New York le jour du Morgens-traich (le premier jour du carnaval), il faudrait que sa banque s'en sorte sans lui.

J'étais seule dans le musée. Je suis passée devant une porte marquée privé, je l'ai poussée. C'était peut-être un bureau, et pourquoi pas celui d'Yves Boissellier. Raté. Il n'y avait personne et ce n'était pas un bureau.

Je suis donc redescendue à l'entrée et je me suis adressée à la caissière.

« On me dit que vous avez ici un M. Boissellier qui explique très bien les objets mélanésiens. »

« Vous êtes journaliste ? »

Excellente idée.

« Oui, justement, j'écris pour une revue d'art et je voulais parler de votre musée, mais je connais mal l'art océanien. »

« Ah, M. Boissellier sera parfait. Il sait tout. Même moi, qui suis ici depuis douze ans, j'ai réussi à comprendre la raison de tous ces objets qui ne m'avaient jamais intéressée, grâce à ses explications. »

Elle a empoigné le téléphone avec enthousiasme.

« Monsieur Boissellier ? Il y a ici une journaliste, madame... madame... »

« Martin », lui ai-je soufflé. C'était le nom de ma mère, je m'en sers parfois pour simplifier.

«...madame Martin, qui aimerait quelques explications sur les objets mélanésiens pour un article qu'elle va écrire. ... Entendu.»

À son sourire, il était clair que Boissellier avait une cote d'enfer.

« Il arrive. »

Le type qui a dévalé l'escalier trois minutes plus tard était grand, carré, les cheveux très noirs et abondants, la mine avenante et des yeux qui paraissaient noirs au premier abord, mais qui en fait étaient d'un bleu très foncé. Il portait une chemise blanche dont il avait retroussé les manches et ouvert le col, une cravate jaune dont le nœud lui descendait à mi-poitrine, et un pantalon noir. La montre à son poignet était du genre qui se remarque : simple et luxueuse.

Il m'a serré la main sans chercher à prouver sa force comme le font certains mecs qui vous broient la pogne pour vous inciter à admirer leur vigueur. Il souriait, mais son sourire s'arrêtait en quelque sorte à mi-joue. Ses yeux restaient tristes. Il était très pâle.

« Madame Martin ? Yves Boissellier. Qu'est-ce que vous voulez savoir ? »

« Tout. »

Il a ri.

« Si seulement je pouvais... Venez, on va faire de notre mieux. »

Il m'a mis une main sous le coude, un geste sans affectation ni familiarité. Cela exprimait à la fois l'autorité et l'enthousiasme. Les amis de l'Océanie sont mes amis, ou quelque chose dans le genre.

Nous avons traversé les premières salles, dont il a dit quelques mots en passant, puis nous avons descendu quelques marches, sommes entrés dans la salle mélanésienne, et il y est allé :

« Je vais commencer par ce que nous avons de plus exceptionnel, la maison Malanggan, qui est un lieu pour le culte des morts. »

Je lui ai mis une main sur le bras.

« Monsieur Boissellier, je suis certaine que vos explications me passionneraient, mais en fait je ne suis pas venue pour ça et je ne m'appelle pas Martin. Je viens de la part de Daniel Giroto, je suis Marie Machiavelli. »

Il m'a regardée un instant avec attention, comme si j'étais un des personnages mélanésiens qui nous faisaient face.

« C'est vous la détective ? »

« Non, je ne suis pas détective. Ma spécialité ce sont les malversations financières. Mais Daniel me prête de l'intuition, et puis il est vrai que je connais quelqu'un à la police qui pourrait nous laisser jeter un coup d'œil sur votre dossier. Vous l'avez revu, ce dossier, depuis que vous étiez enfant ? »

« Non. J'ai tout fait, mes parents ont tout fait, pour oublier. Et parfois j'y parviens. Mais, vous voyez, le destin ne voulait pas. Il a fallu que je rencontre Jacqueline. »

« Le destin n'est pour rien dans votre rencontre. Elle voulait faire votre connaissance. »

« Je sais. Et elle a raison. J'aurais pourtant dû le savoir par moi-même. J'aurais dû tirer les leçons de l'histoire suisse récente : on ne peut pas oublier. Il

faut regarder son passé en face, et le dépasser. L'enterrer, ça ne sert à rien. »

Un silence, pendant lequel il a fixé un point devant lui, comme pour prendre de la force à la vue d'un masque aux pommettes rouges striées d'ocre et de noir.

« C'est évidemment plus facile maintenant que je vis seul. Tant que j'ai été chez mes parents, c'était impossible. Ils ont tendance à piquer une crise à la moindre allusion. »

« Ils ne croient pas à votre innocence ? »

Il est devenu rouge tomate, s'est tourné vers moi, les lèvres tremblantes, les yeux noyés.

« Parfois, même moi j'en doute. Je sais, là, je SAIS que je ne me suis pas servi de ce fusil. Et pourtant j'ai tellement dû répéter ce que j'ai fait ce jour-là, et j'ai tant de fois entendu la version des autres, selon laquelle j'aurais tiré, que par moments je ne sais même plus. Alors si, moi, je perds les contours, vous imaginez, mes parents. »

Il s'est calmé.

« Je crois que mon père est persuadé que j'ai tué cette jeune femme, mais sans le faire exprès, peut-être même sans m'en être rendu compte, et que par conséquent il faut me pardonner. Je l'ai entendu discuter avec notre voisin le plus proche, une fois, au début. »

« Vous habitiez une maison dans les vignes ou au village ? »

« Une maison dans les vignes, une des plus anciennes, elle date du XV^e ou du XVI^e siècle, je crois. Elle avait été horriblement mutilée, au début

du siècle le propriétaire l'avait divisée en deux et l'avait louée. Lui, il habitait au village, au-dessus de son pressoir. On m'a dit que, maintenant, le descendant de ce propriétaire-là a entièrement restauré le bâtiment, et qu'il y vit. Mais nous, nous partageons encore la maison avec un peintre, qui habitait là avec sa très belle femme, je la vois encore. Elle s'appelait Esther. »

« Et qu'est-ce que votre père disait à ce peintre ? Comment s'appelait-il, d'ailleurs ? »

« Margot, Meriot, Mariez, quelque chose comme ça. Un jour où ma mère sera seule, je peux lui poser la question. Elle est plus rationnelle. Elle a toujours eu les pieds sur terre quoi qu'il arrive, ce qui n'est pas le cas de mon père, qui est un grand rêveur. »

« Et vous ? »

« Moi, je suis un être entre parenthèses. Éventuellement un meurtrier qui s'ignore. »

« Nous sommes tous des meurtriers qui s'ignorent, si ça peut vous consoler. Personne de nous ne peut dire : à moi, cela n'arrivera pas. »

« Oui, mais peut-on dire : à moi ce n'est pas arrivé, lorsque la société, votre père compris, vous assure que *c'est* arrivé ? »

« Vous ne voyez pas le petit garçon que vous étiez tirer ? »

« Non. »

Aucune hésitation dans la voix, c'était déjà quelque chose.

« Bon. C'est ça, la vérité. Vous ne m'avez toujours pas raconté ce que votre père disait au peintre. »

« Il lui disait : “ Cet enfant est tellement jeune, il ne sait même pas ce qu’il fait. Je lui ai dit cent fois de ne pas toucher à ce fusil. ” “ Vous ne trouvez pas que c’est imprudent d’avoir un fusil de chasse chez soi, à la portée du premier enfant venu, mon cher ami ? ”, a répondu l’autre. Et mon père : “ Qu’entendez-vous par là ? Que le coupable ce serait moi ? ” “ Pas du tout. Mais si votre fils vous dit qu’il n’a pas tiré, c’est qu’il est persuadé de ne pas avoir tiré. À votre place, je le croirais. ” “ J’aimerais être aussi certain que vous. ” »

Yves s’est passé une main devant les yeux.

« J’étais là, couché derrière le muret de vigne, et j’entendais mon père douter d’une innocence dont j’étais persuadé, vous comprenez. Un étranger me croyait. Mais mon père me lâchait. »

« Vous lui en avez reparlé, par la suite ? »

« Jamais. On a déménagé, on est venus vivre à Bâle, et on n’a plus jamais discuté de cette affaire. Même maintenant, mes parents estiment qu’il faut oublier le passé, et que si à Jacqueline cela est égal, mieux vaut ne plus y penser. Mais ils sont tout de même horrifiés. Non, l’hypothèque est trop lourde. »

« Et vous vivez avec ça depuis vingt ans. »

« Oui. »

C’était dit humblement, à vous donner la chair de poule. Pendant au moins une minute, nous nous sommes tus, tous les deux. Autant laisser passer l’ange.

« Vous pouvez quitter ce musée, pour aujourd’hui ? » ai-je fini par demander.

« Sans problème. J'ai fait bien plus que ma demi-journée. »

« Je vais aller chez Isaac, le tea-room qui est là sur la place. Je vous propose que vous m'y rejoignez, et que vous me racontiez en détail ce dont vous vous souvenez, vous. »

« D'accord. »

Un dernier regard à la maison Malanggan, comme Yves Boissellier appelait la case du village de Medina, sur laquelle j'aurais voulu en savoir plus, mais ce n'était pas le moment. Nous avions à régler un culte des morts d'un autre genre.

Nous nous sommes quittés dans le hall, il m'a serré la main sous le regard attentif de la caissière, à qui il n'avait sans doute pas envie de raconter sa vie.

« Je vous apporte la documentation dans un instant, madame », s'est-il cru obligé de dire.

Nous ne nous étions pas concertés, mais j'ai saisi l'allusion au bond :

« Merci, monsieur. Et merci aussi pour toutes vos informations. »

Je suis allée chez Isaac. La place s'était peuplée, il y avait foule autour de tous les métiers forains. La queue devant la grande roue s'était allongée, impossible de parler à Daniel dont j'entrevois le haut des boucles à son guichet. Il avait trop à faire pour lever la tête.

Yves Boissellier est arrivé peu après. Son visage était pincé. Pour faire diversion, j'ai commandé thé et gâteaux pour tous les deux. Et une fois les boissons arrivées, j'ai plongé.

« Je suis désolée de devoir vous forcer à revivre tout cela. »

« Surtout, ne regrettez rien. Ou on fait quelque chose, ou jamais je ne pourrai épouser Jacqueline. Et ça, ce serait le plus horrible. »

« C'est vrai. Bon, allons-y. Ça vous ennuie que je prenne quelques notes ? »

« Non. »

« Alors... Racontez-moi cette journée dès le début. »

Il a fermé les yeux, s'est pris la tête dans les mains. Le silence a bien duré trois minutes. Soudain, il a abaissé ses mains et m'a regardée droit dans les yeux.

« C'était un jour d'août, nous étions en vacances. Il avait beaucoup plu les jours précédents, et la mère d'un des garçons avec qui j'allais à l'école nous avait lu des histoires de trappeurs. Il y avait été question de fusils. J'étais un sacré garnement, à l'époque. Il suffisait qu'on m'interdise quelque chose pour que je m'y lance sans crainte. Parmi tous les interdits, il y avait bien entendu le fusil de chasse de mon père, une arme modeste, je vous prie de croire, à chevrotines. Mais enfin, dangereuse tout de même, elle tuait son chevreuil et son lapin. Avec toutes ces histoires de Davy Crockett qui sortait par moins vingt degrés chasser la martre, je me suis dit que je pourrais l'imiter, je trouvais ça super. »

« Mais enfin, ce fusil de chasse, il n'était pas suspendu à un clou à votre portée, tout de même ? »

« Bien sûr que non ! Il était dans une armoire fermée à double tour. Mais je savais où mes parents

cachaient la clé. Ce n'était pas la première fois que je prenais ce fusil. J'avais ramassé une bonne engueulade de ma mère. Il était d'ailleurs toujours déchargé. À l'époque, les engueulades ne m'impressionnaient pas. Ce jour-là j'ai trouvé sans peine la clé de l'armoire, et j'ai pris le fusil. Je l'ai chargé (j'avais appris ça en regardant faire mon père) et je suis sorti. »

J'ai ouvert la bouche, il a levé une main et il m'a coupée.

« Et surtout ne dites pas qu'un gamin de neuf ans est incapable de charger un fusil. Je ne sais pas de quoi un gamin de neuf ans est capable mais, pour moi, charger ce fusil, c'était un jeu. J'ai toujours été habile de mes mains, je vous construis un meuble quand vous voudrez. Alors, vous comprenez, charger un fusil, c'était la moindre des choses. »

« Admettons. Vous êtes sorti. »

« Oui, je voulais attraper des écureuils, et je savais où en trouver. Il y a un chemin, le Saut du Loup, tout en haut des vignes et non loin de l'autoroute, où la forêt et la vigne se touchent. Il y a une grande villa, aussi, avec un mur très haut. J'allais souvent dans le coin, la villa était le plus souvent inhabitée. Il y avait un grand parc, dans lequel je me glissais, et que je croyais (je ne sais pourquoi) être le seul à fréquenter. J'en connaissais les moindres recoins. Il était bourré d'écureuils. J'étais serein : je pouvais tirer mon animal en toute sécurité, personne ne m'entendrait et personne ne risquait rien, puisqu'il n'y avait personne. Par la suite, on m'a fait passer pour un inconscient, mais c'est faux. J'étais

téméraire, mais très raisonnable. Il fallait toujours qu'il y ait une logique à ce que je faisais. Mes copains trouvaient même que j'étais un emmerdeur parce que je voulais toujours trouver une raison à tout.»

Il s'est interrompu, et pendant une bonne minute ses yeux fixes se sont perdus dans le vide. On arrivait probablement au moment crucial.

« Bon, alors vous êtes monté au Saut du Loup avec le fusil de papa. Et puis ? »

« Je me glisse dans le parc de la villa, et j'ai à peine le temps de poser mes affaires pour me préparer à la chasse que j'ai la surprise de ma vie : il y avait quelqu'un. J'ai jeté un regard vers la villa, mais tout était fermé comme d'habitude. À y bien regarder, j'ai d'ailleurs constaté que j'avais déjà vu cette personne : c'était Lisa May, la nièce des Tibault. Je connaissais ses parents : M. May était pasteur, je crois. M^{me} May venait au village l'été, avec sa fille. Lorsque j'étais petit, elle faisait les meilleures pâtisseries de tout Épesses, et on l'aimait bien, parce qu'elle nous gavait de douceurs, et puis elle aimait organiser des jeux, elle était avec nous comme une petite fille. Tout le monde l'a regrettée quand elle est morte. Je ne devais pas avoir plus de cinq ans, à l'époque, mais je ne l'ai pas oubliée, tant elle était chouette. On allait souvent traîner sous les fenêtres des Tibault, en été. Ils habitaient sur la place du village, c'était d'autant plus facile. Lisa, c'était une grande noirette. Je ne me souviens pas d'elle gamine, parce que j'étais trop petit. Mais certains garçons qui avaient treize ou quatorze ans cette

année-là trouvaient qu'elle était devenue bien crâneuse, depuis l'année précédente. »

Il a eu un petit rire.

« Aujourd'hui je dirais qu'elle était soudain devenue une femme, et une très belle plante, avec ça. »

Un grand soupir.

« Bref, elle a soudain surgi devant moi, et j'ai vraiment eu peur. "Qu'est-ce que tu fabriques là, chenapan?" "Rien." "Comment, rien? Et cette besace, et ce fusil, c'est quoi?" Je ne savais que répondre, j'ai dû lâcher quelques "euh" embarrassés. Elle est partie dans une diatribe contre les jouets guerriers: pas étonnant que tous les mecs soient agressifs ensuite, disait-elle, et cetera, et cetera. Elle m'énervait à la fin, alors je lui fais, imbécile que je suis: "J'sais pas ce que tu racontes, mais ce n'est pas un jouet. C'est un vrai fusil de chasse." Elle a fait un bond haut comme ça. "Quoi? Un vrai fusil de chasse? Et il est chargé?" "Bien sûr qu'il est chargé. Je l'ai pris pour chasser." "Tes parents le savent?" J'ai dit oui, j'allais pas lui raconter que je l'avais pris en cachette. Alors elle est venue se mettre à côté de moi d'un pas prudent, on aurait dit qu'elle marchait sur des œufs, et d'un geste brusque elle m'a débarrassé de ce fusil, mais alors pire qu'Houdini. »

Son rire était douloureux, mais il a ri.

« Elle m'a passé un savon, ça a dû durer dix minutes. Puis tout à coup elle a regardé sa montre, et elle s'est interrompue aussi sec. "Bon", qu'elle me fait, "tu rentres chez toi illico presto." "Rends-moi mon fusil." "Tu rigoles, ou quoi? Ils le rangent où, tes parents?" Je lui ai expliqué. "Bon, je vais te faire

une fleur parce que je suis très très gentille. Tu t'arranges pour que la porte de la cave soit ouverte, pour que l'armoire ne soit pas fermée à clé, et j'irai poser ton fusil moi-même d'ici une heure. Mais maintenant, tu déguerpis." Je crois qu'à ce moment-là j'ai réalisé pour la première fois qu'elle avait un rancard, sinon pourquoi aurait-elle été là? Et du coup j'ai remarqué qu'elle portait une très jolie robe que je ne lui avais jamais vue. Mais je n'ai même pas eu le temps d'y réfléchir, sur l'instant. J'ai compris qu'elle voulait que je parte, et je suis parti. J'avais la ferme intention de grimper dans un arbre pour voir qui elle attendait. Je suis donc sorti sur le chemin, et je cherchais l'arbre le plus propice, mais elle y avait pensé aussi. Elle est sortie derrière moi et m'a dit d'une voix menaçante: "Si tu n'as pas disparu de ce chemin de vigne dans dix secondes, j'appelle tes parents et je leur raconte tout." J'ai disparu du chemin de vigne, et suis rentré à la maison. »

« Vous avez croisé quelqu'un? »

« Non, personne. »

« Il était quelle heure, d'après vous? »

« Vers quatre ou cinq heures. Je ne sais plus exactement. »

« Et ensuite? »

« Ensuite, j'ai regardé où était ma mère, elle était à la cuisine. Mon père, lui, était au boulot. J'ai vérifié que la porte de la cave qui donnait sur la rue soit ouverte, je me suis assuré que l'armoire n'était pas fermée à clé, et je suis allé sur la place jouer avec les autres. Je dois dire que pour moi l'affaire était réglée, et que je n'y ai tout simplement plus pensé. »

De nouveau le regard fixé dans le lointain.

« Et puis, vers neuf heures du soir, arrive le flic du village et il demande mon père. Vous allez penser que j'étais un idiot, mais je n'ai pas songé un seul instant que ça pouvait avoir un rapport avec le fusil. Ils sont allés dans une pièce que mon père appelait son bureau, et le flic lui a dit qu'on avait ramassé son fusil de chasse à côté du cadavre de Lisa May. Ils l'avaient trouvée par hasard, juste à l'intérieur du parc, près du trou de la haie par où je passais toujours, et par où elle était elle-même passée lorsqu'elle m'avait surpris. D'abord, personne n'a songé à moi, qui étais tout faraud à la cuisine et ne pensais toujours pas au fusil. Mon père est descendu à la cave, a constaté que l'armoire était ouverte, que le fusil avait disparu. Il a dit ne pas comprendre, le flic l'a amené au poste, je pense même qu'ils ont dû aller à Lausanne. Mais à moi personne n'a rien dit, et c'était l'heure d'aller me coucher, j'ai dormi du sommeil du juste. L'enfer dont je ne suis plus tout à fait sorti depuis a commencé le lendemain matin. »

Sa voix s'est mise à trembler, et deux grosses larmes ont littéralement giclé de ses yeux. Une fois encore, cela m'a donné la chair de poule. Je ne savais que dire. Il a avalé une ou deux fois, et il allait continuer lorsque la sommelière s'est approchée :

« Je peux encaisser ? J'ai fini mon service. »

Il a sorti son portefeuille, et je l'ai laissé faire. Ça l'occupait, de penser à payer. J'ai attendu que la sommelière se soit éloignée :

« Qu'est-ce que vous diriez qu'on change de crémerie ? »

Il m'a lancé un coup d'œil reconnaissant, comme si je le délivrais de quelque chose.

« Très bonne idée, allons boire une bière au Restaurant de la Kunsthalle. »

Dans la rue, il a enchaîné comme si rien ne nous avait interrompus.

« Mon père est venu me réveiller, il avait les yeux rougis par la nuit d'insomnie qu'il venait de vivre. "Dis-moi, Yves, est-ce que tu as pris mon fusil de chasse, hier ?" Ma première pensée a été que cette pimbêche m'avait trahi. Elle avait pourtant promis, la vache, que je me suis dit. Je me suis contenté de regarder mon père en dessous, sans rien dire. Il a continué tout seul : "Parce que vois-tu il est arrivé un malheur : on a trouvé Lisa May au Saut du Loup, elle était morte d'une décharge de mon fusil de chasse, le fusil était à côté de son cadavre. Et les seules empreintes qu'on distingue sur ce fusil, ce sont celles de Lisa, et celles d'un enfant. Il va falloir que tu ailles au poste de police pour qu'on prenne les tiennes." »

Il a fait quelques pas en silence.

« Je suis allé à ce poste de police, et j'ai la sensation de ne pas en être sorti pendant huit jours. On m'a posé dix mille questions. J'ai raconté exactement ce que je viens de vous raconter, j'ai dû le répéter pendant des semaines à des policiers, à des psychologues, à des travailleurs sociaux, au juge des mineurs, à l'avocat de mon père, à mes copains, à mes parents... À la fin, je ne savais même plus si ce que je disais était vraiment vrai. »

Un rire amer.

« Il y a vingt ans que je n'ai plus raconté cette histoire à personne. Mais aujourd'hui, en la reprenant pour vous, j'ai la même sensation d'irréalité que lors du procès. »

Il a poussé la porte du bistrot, est entré, m'a fait entrer, selon le rituel du parfait gentleman.

Ce n'était pas trop plein vu l'heure, nous avons trouvé un coin tranquille et Boissellier a commandé des bières.

« Est-ce que vous vous souvenez du commissaire qui s'est occupé de vous ? », ai-je demandé, sans trop y croire. Et bien entendu il ne s'en souvenait pas.

« Et du juge des mineurs ? »

Il a secoué la tête.

« Je sais qu'il y en avait un, c'est tout. »

« Vous êtes allé au procès ? »

« Oui. À huis clos, parce que j'avais dix ans. Mon nom n'a jamais été divulgué. Personne ne sait rien, mis à part le fait que tout Épesses est convaincu que je suis un meurtrier innocent, mais un meurtrier tout de même. Y compris les parents de Jacqueline. Son père, surtout. Lisa était la fille de feu sa sœur chérie, et c'était son portrait craché. En la voyant, M. Tibault revoyait sa sœur, et il avait paré Lisa de toutes les vertus de cette sœur défunte. »

« Pourquoi ? Elle ne les avait pas ? »

« Franchement, je n'en sais rien. Elle a longtemps été un des enfants qui couraient chaque été sur cette place d'Épesses où il n'y a pas de circulation et où on ne risque rien ; je ne l'ai jamais vraiment remarquée. Quant à l'été où elle est morte, elle ne jouait plus avec nous, faisait sa demoiselle, et du

coup je ne me suis pas intéressé à elle non plus parce que les filles, à ce moment-là de ma vie, ne me touchaient pas en tant que telles. Mes copines préférées étaient celles qui grimpaient aux arbres, qui jouaient aux billes ou qui couraient les chemins de vigne pour voir si on attraperait des lézards. »

« Vous n'avez aucun document ? »

« Aucun. Mon père doit avoir les papiers officiels. Ils l'ont soupçonné, au début. Mais pour finir tous les soupçons se sont reportés sur moi. Bien entendu, mon père a pris un avocat, et tutti quanti. »

« Vous vous souvenez de son nom ? »

« Oui, celui-là oui. Mon père le fréquente toujours : Auguste Chevalley. »

C'était déjà ça.

J'allais avoir du boulot. J'ai regardé ma montre : il était près de six heures.

« Écoutez, maintenant je vous quitte, il faut que je réfléchisse à une stratégie. Vous m'autorisez à voir qui je veux ? »

Il a eu un geste.

« Qui vous voulez. »

« Bon, dans ce cas-là, donnez-moi dix francs. »

Il a levé très haut le sourcil, mais n'a pas discuté. Il a sorti un billet de dix francs. Pendant ce temps j'ai pris le menu qui traînait sur la table, je l'ai retourné du côté vierge, l'ai déchiré en deux parties, et sur la première j'ai écrit : « J'autorise M^{me} Marie Machiavelli, dont j'emploie les services, à agir en mon nom. »

« Signez-moi ça. »

Sur la seconde moitié j'ai noté: « Reçu de mon client M. Yves Boissellier la somme de fr. 10.- à titre d'arrhes. » Et j'ai signé.

« C'est un peu sommaire, mais c'est provisoire, demain matin on vous envoie un contrat et une procuration en bonne et due forme. »

Il a signé, j'ai empoché les dix francs et sa procuration, il a pris mon reçu.

« Voilà, vous êtes mon client. Tout ce que vous m'avez dit et tout ce que j'apprendrai reste strictement confidentiel, et en principe je ne travaille que pour vous. Vous avez un avocat ? »

« Moi ? Un avocat ? Pour quoi faire ? »

J'aurais pu lui expliquer longuement, mais je n'avais pas envie de manquer le train suivant. Je me suis contentée d'un geste et lui ai dit en me levant :

« Les gens ont parfois un avocat. On ne sait jamais... »

« Je n'ai pas l'intention de me replonger dans les ennuis. »

Je me suis abstenue de commentaire. Nous avons pris congé et je me suis dirigée d'un pas alerte vers la gare.